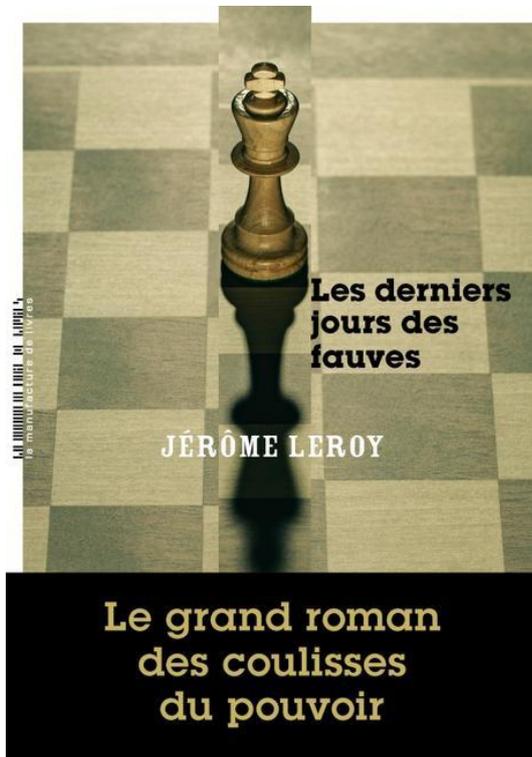


## Les derniers jours des fauves



### En deux mots

Nathalie Séchard, la Présidente de la République française, décide de ne pas se représenter. Alors que la pandémie continue à faire des ravages et qu'une forte canicule s'abat sur le pays, la guerre de succession est déclarée entre le ministre de l'intérieur, celui de l'écologie et la représentante du Bloc patriotique. Et tous les coups semblent permis.

### Ma note

(j'ai adoré)

### Ma chronique

## Qui succédera à la Présidente de la République?

Jérôme Leroy a trempé sa plume dans l'encre la plus noire pour raconter *Les derniers jours des fauves*. Un roman de politique-fiction qui retrace le combat pour la présidence de la république sur fond de confinement, de canicule et de coups-bas. Haletant!

Nathalie Séchard aura réussi un coup de maître en devenant la première Présidente de la République française. De sa



Bretagne natale aux cabinets ministériels, elle franchi les étapes avec maestria et connu une ascension fulgurante. Venue de la gauche, et grâce à une subtile campagne présidentielle en 2017, elle s'impose comme la candidate hors système en lançant le mouvement *Nouvelle Société*, déjoue les pronostics et accède à la fonction suprême face à la candidate du Bloc Patriotique. Mais l'usure du pouvoir et quelques épreuves comme la révolte des gilets jaunes ou la pandémie, ont érodé sa popularité. D'autant qu'à un confinement strict, elle a ajouté la vaccination obligatoire. Quelques défections et erreurs de casting dans son gouvernement ne l'ont pas aidée non plus.

Alors, dans les bras de son mari de plus de vingt ans son cadet elle décide de ne plus se représenter pour un second mandat. L'annonce-surprise d'un passage au journal de 20 heures provoque l'émoi dans son entourage. Mais tandis que l'on se perd en conjectures, la France est secouée par un attentat contre un vaccinodrome qui fait 30 morts à Saint-Valéry-en-Caux. *AVA-zéro*, un groupuscule encore inconnu jusque-là revendique ce carnage. L'occasion pour Bauséant, le ministre de l'intérieur, d'asseoir sa stature présidentielle. Venu de la droite, il ambitionne de remplacer la Présidente et n'hésite pas à recourir à des méthodes de barbouzes. Il s'est aussi adjoint les services d'un jeune romancier pour que ce dernier rédige ses mémoires, ne se doutant pas qu'il faisait entrer le loup dans la bergerie. Car Lucien est une âme pure, petit ami de Clio, la fille de Manerville, le ministre de l'écologie, la caution verte et de gauche de ce gouvernement. Lui aussi se verrait bien à la tête du pays.

Jérôme Leroy n'oublie pas qu'il excelle dans le roman noir. Aussi, il n'hésite pas à noircir cette fiction politique qui voit bientôt les cadavres s'accumuler. Si bien que l'inquiétude monte. «Les hommes qui ont trop longtemps oeuvré dans les conspirations de notre époque, qui ont connu la violence et côtoyé la mort ont développé une manière de préscience et ont compris, comme le notait Machiavel, que les individus ne sont pas maîtres du résultat des actions qu'ils entreprennent.»

On pourra s'amuser au petit jeu des ressemblances, qui ne sont pas fortuites, et trouver derrière le couple Macron inversé, les figures politiques qui ont inspiré le romancier. Mais le principal intérêt de ce livre haletant est ailleurs. Il nous montre une fois encore la fragilité de notre système politique où tout se décide au sommet de l'État et où par conséquent la bataille pour la présidence est féroce, quitte à employer des méthodes peu honnêtes et appuyer où ça fait mal. À crier au loup et au restriction des libertés quand un confinement général et une vaccination obligatoire sont décidées, quand une canicule vient encore ajouter des milliers de morts à cette crise.

Une agréable récréation et un beau sujet de réflexion à quelques jours du second tour des Présidentielles.

## Les derniers jours des fauves

Jérôme Leroy

La [Manufacture des livres](#)

Roman

432 p., 20,90 €

EAN 9782358878302

Paru le 3/02/2022

## Où?

Le roman est situé en France, principalement à Paris, mais aussi un peu partout en France, d'abord à Pléneuf-Val-André, Rennes, Ploubanec, Audresselles, Saint-Brieuc, mais aussi à Cournai, Lunéville, Erquy, Maubeuge, Saint-Valéry-en-Caux ou encore à Sète.

## Quand?

L'action se déroule de nos jours.

## Ce qu'en dit l'éditeur

Nathalie Séchard, celle qui incarna l'espoir de renouveau à la tête de l'État, a décidé de jeter l'éponge et de ne pas briguer un second mandat. La succession présidentielle est ouverte. Au sein du gouvernement commence alors un jeu sans pitié. Dans

une France épuisée par deux ans de combats contre la pandémie, les antivax manifestent, les forces de police font appliquer un confinement drastique, les émeutes se multiplient. Le chaos s'installe. Et Clio, vingt ans, normalienne d'ultragauche, fille d'un prétendant à la présidence, devient une cible...

Maître incontesté du genre, Jérôme Leroy nous offre avec ce roman noir la plus brillante et la plus percutante des fictions politiques. De secrets en assassinats, il nous raconte les rouages de l'implacable machine du pouvoir.

### Les critiques

[Babelio](#)

[Lecteurs.com](#)

[goodbook.fr](#)

[Actualité](#)

[France Inter](#) (Le polar sonne toujours deux fois Michel Abescat)

[La Croix](#) (Jean-Claude Raspiengeas)

[Le JDD](#) (Karen Lajon)

[France Culture](#) (La grande table Olivia Gesbert)

[Be Polar](#) (Aude Lagandré)

[Blog Charybde 27](#)

Blog Mon roman noir et bien serré

[Blog Baz'Art](#)

[Blog motspourmots.fr](#)

iframe : [redir.opoint.com](#)

*Jérôme Leroy présente son livre Les derniers jours des fauves © Production France Culture*

### Les premières pages du livre

« Nathalie s'en va

Nathalie Séchard, cheffe des Armées, grande maîtresse de l'ordre national de la Légion d'honneur, grande maîtresse de l'ordre national du Mérite, co-princesse d'Andorre, première et unique chanoinesse honoraire de la basilique Saint-Jean-de-Latran, protectrice de l'Académie française et du domaine national de Chambord, garante de la Constitution et, accessoirement, huitième présidente de la Ve République, en cet instant précis, elle baise.

Et Nathalie Séchard baise avec ardeur et bonheur.

Nathalie Séchard a toujours aimé ça, plus que le pouvoir. C'est pour cette raison qu'elle va le perdre. C'est comme pour l'argent, a-t-elle coutume de penser, quand elle ne baise pas. Les riches ne sont pas riches parce qu'ils ont un génie particulier. Les riches sont riches parce qu'ils aiment l'argent. Ils n'aiment que ça, ça en devient abstrait. Et un peu diabolique, comme tout ce qui est abstrait. Dix milliards plutôt que huit. Douze plutôt que dix. Toujours. Ça ne s'arrête jamais.

Le pouvoir aussi, il faut l'aimer pour lui-même. Il faut n'aimer que lui, ne penser qu'à lui, vivre pour lui. Pas pour ce qu'il permet de faire. Nathalie Séchard, qui baise toujours, a mesuré ces dernières années, que le pouvoir politique n'en est plus vraiment un. La présidente est à la tête d'une puissance moyenne où plus rien ne fonctionne très bien, comme dans une PME sous-traitante d'un unique commanditaire au bord de la faillite.

« J'aurais dû rester de gauche », songe-t-elle parfois, quand elle ne chevauche pas son mari.

Là, elle sent quelques picotements sur le dessus de ses mains. Chez elle, ce sont les signaux faibles annonciateurs, en général, d'un putain d'orgasme qui va déchirer sa race, et elle en a bien besoin, la présidente.

La nuit est brûlante, et ce n'est pas seulement une question d'hormones, c'est que la météo est caniculaire et que la présidente ne supporte pas la climatisation : elle a laissé ouverte la fenêtre de la chambre du Pavillon de la Lanterne. On entend des chouettes qui hululent dans le parc de la plus jolie résidence secondaire de la République.

Il convient par ailleurs que le lecteur le sache dès maintenant : cette histoire se déroulera dans une chaleur permanente, pesante, qui se moque des saisons et provoque une propension à l'émeute dans les quartiers difficiles soumis à un confinement dur depuis quinze mois, mais aussi de grands désordres dans toute la société qui prennent le plus souvent la forme de faits divers aberrants. Ils permettent de longues et pauvres discussions sur les chaînes d'informations continues dont la présidente Séchard estime qu'elles auront été le bruit de fond mortifère de son quinquennat.

Elle est de la chair à commentaires comme d'autres ont été de la chair à canon.

C'est pour chasser ce bruit de fond qu'elle préfère de plus en plus, à l'exercice d'un pouvoir fantomatique, faire l'amour et écouter Haydn, ce musicien du bonheur. Parfois, elle fait les deux en même temps et c'est le cas maintenant, puisque derrière ses soupirs entrecoupés de gémissements impatientes, on peut entendre dans la chambre obscure, la Sonate 41 en si bémol majeur avec Misora Ozaki au piano.

Bien sûr, le pouvoir, il lui en reste l'apparence. Elle a aimé les voyages officiels, elle a aimé présider les Conseils des ministres, elle a aimé les défilés du 14 Juillet, les cortèges noirs de Peugeot 5008 et puis aussi l'empressement des hommes de sa protection rapprochée.

Elle n'aime même plus ça, cette nuit.

Cette nuit, elle aime son mari en elle, et la Sonate 41 en si bémol majeur. Penser à inviter Misora Ozaki à l'Élysée, avant la fin du quinquennat.

À propos de sa sécurité rapprochée, celle assurée par le GSPR, elle a mis un certain temps à savoir qu'on lui avait donné, juste après son élection, le nom de code de « Cougar blonde ». Quand elle l'a appris, elle a encaissé. Elle était habituée à ce genre de sale plaisanterie. Alors, Never explain, never complain. Sinon, ça aurait fuité dans la presse. Trois semaines nerveusement ruineuses de polémiques crapoteuses sur les réseaux sociaux. Et toute la France qui l'aurait appelée Cougar blonde.

Elle s'est juste donné, une fois, le plaisir de faire rougir une de ses gardes du corps, une lieutenant de gendarmerie qui l'accompagnait lors d'un déplacement houleux mais a-t-elle connu autre chose que des déplacements houleux, la présidente Séchard ? dans une petite ville du Centre dont la sous-préfecture avait brûlé après une manifestation des Gilets Jaunes.

Il pleuvait comme il sait pleuvoir dans ces régions de mélancolie froide, de pierres grises, de toits de lauzes, de salons de coiffure aux lettrages qui ont été futuristes à la fin de la guerre d'Algérie. Ces régions peuplées par des volcans morts et par les dernières petites vieilles qui ressemblent à celles d'antan, pliées par l'ostéoporose sous un fichu noir, comme si elles avaient quatre-vingt-dix ans depuis toujours et pour toujours. C'est émouvant, a songé la présidente qui a eu, dès son élection, des accès de rêveries assez fréquents qui l'inquiètent parce qu'ils sont peu compatibles avec sa fonction.

La petite ville sentait l'incendie mal éteint. La présidente écoutait sans trop les entendre les explications du sous-préfet devant les bâtiments sinistrés : ça braillait colériquement au-delà des barrières de sécurité, à une cinquantaine de mètres. Ça disait Salope. Ça disait Pute à riches. Ça disait Dehors la vieille. D'habitude, ils étaient plus polis quand même, les Gilets Jaunes. Le soir, on s'est indigné sur les plateaux de télé. On volait à son secours, pour une fois. Ce n'est pas qu'on l'aimait soudain, mais enfin, chez les journalistes assis et les politiques de tous les bords, on détestait encore plus les Gilets Jaunes.

La lieutenant de gendarmerie, une grande fille baraquée avec une queue de cheval de lycéenne, dans un tailleur pantalon noir, la main serrée sur le porte-documents en kevlar prêt à être déplié pour protéger Cougar blonde, crispait la mâchoire. Nathalie Séchard a été la première surprise de l'entendre dire :

Ce serait un homme, ils ne parleraient pas comme ça, ces connards sexistes !

Parce que Cougar blonde, vous trouvez ça sympa, lieutenant ? Il n'y a pas eu de femmes pour protester au GSPR ? Vous êtes quand même une vingtaine sur soixante-dix, non ?

Madame la Présidente, je...

La semaine suivante, elle n'était plus « Cougar Blonde » mais « Minerve ». Le commissaire qui commandait le GSPR connaissait la mythologie et voulait se rattraper. Minerve, la déesse de la raison : on passait d'un extrême à l'autre.

Non, décidément, la présidente qui sent maintenant la sueur perler sur son front alors qu'elle modifie légèrement sa position pour poser les mains sur les pectoraux de son mari qui la tient par les hanches, n'est plus dans cet état d'esprit qui consiste à se shooter aux apparences du pouvoir et elle n'est même pas certaine de l'avoir jamais été.

Elle a eu plus de chance que de désir dans sa conquête de l'Élysée. Mais sa chance a passé, c'est le moins qu'on puisse dire.

Ces derniers temps, elle repense souvent aux riches sur lesquels elle a voulu s'appuyer et à l'énergie mauvaise que leur donne la rage de l'accumulation. On lui a reproché de leur avoir exagérément facilité les choses depuis son élection. Ça n'est pas pour rien dans son impopularité. Pourtant, elle ne les apprécie pas. Ils ne sont pas très intéressants à fréquenter, ils sont vite arrogants avec le personnel politique depuis qu'ils comprennent qu'ils pèsent plus sur l'avenir du monde qu'une cheffe d'État comme elle, de surcroît mal élue face à Agnès Dorgelles, la leader du Bloc Patriotique.

Sans compter que les plus jeunes, chez les riches, ne se donnent même plus l'excuse du mécénat ou de la philanthropie. Ils sont d'une inculture terrifiante et d'une remarquable absence de compassion. Elle a refusé de le voir, avant son élection, mais il s'agit, pour la plupart, de sociopathes ou de pervers narcissiques. Ce mal qu'elle a pour les faire cracher au bassinnet pour de grands projets patrimoniaux ou éducatifs, malgré tous les cadeaux fiscaux dont elle les couvre. Il en faut des sourires, des mines, des chatteries pour quelques pauvres millions mis dans la restauration d'une abbaye cistercienne ou l'implantation d'écoles de la deuxième chance dans une région industrielle qui n'a plus d'industries, mais beaucoup d'électeurs du Bloc Patriotique.

La présidente Séchard ne dit jamais qu'elle les méprise, parce qu'elle est pragmatique. Comme Minerve, protectrice du commerce et de l'industrie. Les médias sont d'une servilité rare avec les riches et on la traiterait de populiste si soudain elle changeait son fusil d'épaule et commençait à les presser comme des citrons, histoire qu'ils rendent un peu de leur fric pour aider à la relance alors que la pandémie met à genoux le pays. Mais elle a beau se rendre compte qu'ils sont moins utiles qu'un médecin réanimateur, les riches, surtout par les temps qui courent, dès qu'ils pleurnichent, elle obtempère.

Le résultat est que Nathalie Séchard préside maintenant un pays riche peuplé de pauvres.

De temps en temps, tout de même, les pauvres se mettent en colère contre les riches. Et comme elle a trop aidé les riches pour qu'ils soient encore plus riches, une de ces colères a explosé pendant son quinquennat. On ne parle plus que de la pandémie ces temps-ci, mais elle est certaine que personne n'oubliera les Gilets Jaunes. Ils lui ont plus sûrement flingué son quinquennat que le virus.

Aider les riches avait pourtant semblé une bonne idée à la présidente Séchard. Elle a misé sur une forme de rationalité du riche, à défaut d'humanité. Sur une forme d'instinct de conservation : il finirait par être tellement riche qu'il voudrait sauver ce qu'il a amassé et donc, malgré lui, contribuerait à préserver l'écosystème nécessaire à sa survie. Que les pauvres en profiteraient un peu. Que ça ruissellerait à un moment ou un autre.

Même pas : ils se comportent comme le virus. Ils finiront par disparaître en tuant l'hôte qu'ils contaminent.

Et il sera trop tard pour tout le monde.

La présidente Séchard se penche sur son mari. Elle cherche ses lèvres dans le noir. Elle les trouve alors que son sexe va plus loin en elle.

C'est délicieux.

Le visage de la Gilet Jaune qui a réussi à se plaquer quelques secondes contre la vitre de sa voiture, en février 2019, lors d'un autre déplacement compliqué à Lunéville, lui a prouvé à quel point elle a désespéré son pays, à cause de ce pari absurde sur la raison des riches. C'est une image qui l'a marquée : la couperose de la femme, ses yeux exorbités dans un visage bouffi par des années d'alimentation ultra transformée, son désespoir terrible, sa bouche déformée qui articulait très clairement un « salope » que la présidente Séchard n'entendait pas derrière la vitre blindée.

Elle a haï cette femme, elle a souhaité voir un projectile LBD emporter la moitié de son visage hideux puis, sans transition, elle a eu envie de descendre de la voiture, de la serrer contre elle et de caresser ses cheveux rares et gras en lui disant que ça irait, qu'elle était désolée.

Était-ce encore la lieutenant de gendarmerie, assise sur le siège avant, à côté du chauffeur, qui l'en a dissuadée ? Ou ce commandant de police, Peyrade, que lui a conseillé son vieux facho de ministre de l'Intérieur, Beauséant ? Elle ne se souvient plus. L'image de la Gilet Jaune a effacé tout le reste de cette journée à Lunéville.

Ce serait bien que Peyrade intègre le GSPR, madame la Présidente... C'est un bon, Peyrade : je le connais personnellement, il est à l'antiterrorisme. Je ne vous cache pas qu'il y a des menaces de plus en plus fortes sur votre sécurité. On vous hait, madame la Présidente. C'est irrationnel, mais on vous hait. Les GJ, les islamistes, les survivalistes, l'ultra-gauche...

Je vous remercie de me parler aussi franchement, monsieur le ministre.

Et puis, ça te fait un homme de plus à toi dans mon entourage proche, a-t-elle pensé. Je te connais, espèce de salopard compétent.

La femme Gilet Jaune a été brutalement mise à terre par des CRS en civil. Par curiosité, la présidente a demandé à être informée des suites de l'affaire. Hélène Bott, 37 ans, caissière à temps partiel imposé à l'hypermarché Leclerc de Lunéville, trois enfants, divorcée. Comparution immédiate : trois mois de prison, dont un ferme, avec mandat de dépôt. Nathalie aurait pu intervenir, peut-être. Elle ne l'a pas fait, partagée entre la culpabilité, la colère, le dégoût, la honte.

La Présidente Séchard n'aime pas les sentiments contradictoires en politique, elle aime ressentir des choses nettes, précises et droites comme le sexe de son mari en elle, à cet instant précis.

Un soir, au début de son quinquennat, quand elle croyait encore en sa politique de l'offre, elle l'a exposée, dans la salle à manger de ses appartements privés, à ce grand mou rêveur et sympathique de Guillaume Manerville, le ministre d'État à l'Écologie sociale et solidaire, qu'elle avait invité à dîner. Il voulait donner sa démission le lendemain, lors d'une matinale sur RMC. Même pas à cause de la réforme de l'assurance chômage et de la privatisation de la SNCF, ou pas seulement, mais parce que Henri Marsay, le Premier ministre, avait arbitré contre lui sur son projet de loi pour taxer les entreprises qui ne faisaient aucun effort sur les perturbateurs endocriniens. Il avait pris ça comme une humiliation personnelle, les perturbateurs endocriniens, Manerville. C'était son dada, les perturbateurs endocriniens. À se demander si sa fille unique, Clio, n'en a pas été victime, des perturbateurs endocriniens.

Veuf inconsolable, Manerville était venu seul.

C'est un homme qui approche la cinquantaine et les deux mètres avec des épaules larges, des yeux gris, des costumes en tweed bleu marine toujours froissés, des cravates club et une coiffure à la Boris Johnson. Tout ça lui donne l'allure un peu égarée et douce d'un professeur d'Oxford préparant l'édition critique d'un présocratique oublié.

Pendant ce dîner, il ne s'est pas départi de sa moue boudeuse. Il n'a pas craché sur le Haut-Brion, a souvent regardé le tableau de Joan Mitchell, lumineux, que la présidente Séchard avait emprunté au Mobilier national.

Vous n'allez pas démissionner, Guillaume, vous êtes ma jambe gauche.

Elle lui a dit ça sur une intonation ambiguë. Ni vraiment une question, ni vraiment un ordre. C'est une de ses spécialités. Ça déstabilise l'interlocuteur. Il ne sait plus si on lui donne un ordre, si on l'implore ou si on lui demande conseil. La métaphore de la jambe pouvait aussi troubler par son côté égrillard. Mais Manerville n'est pas égrillard et c'est pour ça que Nathalie Séchard aime bien Manerville, en fait.

Madame la Présidente, je deviens votre alibi, ce n'est pas acceptable.

Comment pouvez-vous dire ça, Guillaume, vous êtes ministre d'État, le numéro deux derrière Marsay.

C'est juste un titre, madame la Présidente. Une façon de donner des gages aux écolos et à votre électorat de gauche qui fond comme neige au soleil. Vous allez avoir besoin d'alliés de ce côté-là, mais vous ne les aurez jamais en laissant Marsay me ridiculiser.

Nathalie Séchard a hésité. Elle n'appréciait pas ce ton-là. Qu'il la donne, sa démission. Et puis non : elle n'avait personne pour le remplacer. Le parti présidentiel, Nouvelle Société, était une coquille vide, malgré son écrasante majorité à l'Assemblée : peu de professionnels, beaucoup de seconds couteaux de l'ancienne gauche, du centrisme et de la droite molle. Quelques-uns même, de la droite dure : Beauséant et ses soutiens. Elle a songé un bref instant à remplacer Guillaume Manerville par une personnalité de la société civile, mais ceux-là ont tendance à se laisser bouffer par leur propre administration : Marsay et elle se seraient épuisés en recadrages pour limiter les déclarations intempestives.

J'ai besoin de vous, Guillaume, pour que nous restions tous fidèles au projet qui nous a amenés à la victoire, en mai dernier.

Ensuite, quand ils ont attaqué la soupe de pêches blanches à la menthe, elle a promis de mettre le projet de loi sur les perturbateurs endocriniens dans la prochaine niche parlementaire. Gagner du temps, c'est le secret. Elle a bien fait, il y a eu le scandale Marsay qu'il a fallu remplacer par Vandenesse, les grèves de la SNCF, les manifs contre l'ouverture au privé de la protection sociale, les Gilets Jaunes, et puis la pandémie. 120 000 morts. Alors, Manerville est toujours là tandis que ses perturbateurs endocriniens, sans compter ses projets de légalisation du shit et de milliards de subventions à la rénovation énergétique du parc immobilier des particuliers, c'est passé aux oubliettes.

Mais revenons à des choses plus humaines : au Pavillon de la Lanterne, à la Sonate 41 de Haydn, au toucher magique de Misora Ozaki, à l'orgasme prochain de la présidente Séchard, qu'elle pressent, avec joie, maousse.

Elle le sent monter avec une certitude océanique. Des images s'imposent à elle en flashes d'émeraude et d'écume, des images de grandes marées comme celles qu'elle a connues dans son enfance, à l'aube des années soixante-dix, à Pléneuf-Val-André, quand elle allait avec ses parents et ses deux frères ramasser des moules, des crevettes, des étrilles et même parfois des

coquilles Saint-Jacques du côté de l'îlot du Verdelet.

À cette époque, déjà, Nathalie Séchard est troublée par cette odeur d'algue et de sel sans soupçonner qu'elle la retrouvera plus tard, avec un bonheur proustien, dans le sexe. Sa première expérience, en la matière, a lieu quand elle a dix-sept ans, alors qu'elle suit sa première année de droit à la faculté de Rennes avant d'intégrer Sciences-Po puis d'entrer à l'ENA où elle s'est inscrite au parti socialiste. Elle est sortie dans la botte, a choisi le Conseil d'État avant de se faire élire, de manière confortable, députée de la deuxième circonscription des Côtes-d'Armor.

C'est en 1988. Elle gagne, dans la foulée des municipales de 1989, la mairie de Ploubanec, 6 000 habitants, son calvaire de 1553, sa fontaine des Fées, sa Maison du Bourreau aux colombages ouvragés et sa conserverie de sardines dont Nathalie Séchard parvient, jusqu'à aujourd'hui, par miracle, à préserver l'activité et les deux cent cinquante emplois.

Elle a vingt-six ans, elle entre dans l'équipe du ministre de l'Éducation nationale. Elle a quelques amants sans lendemain, des hauts fonctionnaires comme elle, des hommes jeunes, ambitieux, intelligents, à la musculature languissante. Ils croient en l'économie de marché, font de la voile l'été dans le golfe du Morbihan avec d'inévitables chaussures bateau bleu marine et parlent de la nécessaire modernisation de l'État pour s'adapter à la mondialisation, avant de partir pantoufler dans le privé.

Cinq ans plus tard, en 1993, lors de la déroute de la gauche, elle est une des rares parlementaires de la majorité sortante à sauver son siège, avec deux cents voix d'avance. Elle devient consultante dans une grosse boîte de formation professionnelle tout en s'imposant médiatiquement en visage aimable de la jeune garde du parti. Réélue, beaucoup plus confortablement en 1997, elle entre dans le gouvernement Jospin : secrétaire d'État au Patrimoine, puis ministre déléguée à l'Enseignement professionnel auprès du ministre de l'Éducation nationale. Elle laisse une réforme à son actif, qui porte son nom, celle de l'apprentissage, plutôt bien vue par les syndicats enseignants et le patronat, et votée en première lecture à la quasi-unanimité à l'Assemblée et au Sénat.

Elle commence à remplir son carnet d'adresses, à tisser des réseaux chez les élus de tous les bords, chez les intellectuels, au Medef. On lui promet un bel avenir. Elle a le droit à deux ou trois unes d'hebdo, à des entretiens dans *Le Monde*, *Les Échos*, au portrait de la dernière page dans *Libé* : Nathalie Séchard, la gauche adroite.

À cette époque, elle vit pendant deux ans avec un acteur, un homme engagé qui, entre deux films à la Ken Loach, lit avec un lyrisme excessif des textes de Victor Hugo lors de cérémonies officielles où la France panthéonise des grands noms des Droits de l'homme, de la Résistance et reconnaît les fautes de son histoire en élevant stèles et mémoriaux avec gerbes déposées, salut au drapeau, hymnes joués par l'orchestre de la Garde républicaine.

Elle aurait bien un enfant avec lui : quand il ne se prend pas au sérieux, l'acteur est un compagnon aimable et un bon coup. Elle n'est pas forcément amoureuse, mais elle a eu de mauvaises lectures, Balzac et Chardonne, et elle croit qu'il faut surtout éviter l'amour pour réussir un couple.

Mais il n'y a pas d'enfant et il n'y en aura pas. Les médecins sont catégoriques. Endométriose jamais détectée. Stérilité. L'acteur veut adopter, elle refuse. L'acteur la quitte. Par SMS, le 21 avril 2002, alors qu'elle est à l'Atelier, le siège de campagne, et qu'on attend l'arrivée de Jospin. Jospin n'a pas voulu qu'on lui communique les résultats avant et il prend la gifle en pleine figure.

Ce soir-là, alors que le Bloc Patriotique du vieux Dorgelles triomphe sur les écrans et que les visages se ferment autour d'elle, elle pleure, comme d'autres, à la différence qu'elle ne sait pas si ses larmes sont dues à la fin de son histoire avec l'histriion engagé, ou parce qu'elle ne sera pas ministre des Affaires sociales, qu'elle n'aura pas d'enfants, que la gauche ne va jamais s'en remettre.

Nathalie Séchard sait désormais, vingt ans plus tard, qu'elle pleurerait surtout sur elle-même, sur sa quarantaine qui approche, sur la blessure narcissique infligée par l'hugolâtre qui a bien choisi son moment, ce salaud.

Ce 21 avril 2002, son premier réflexe est de téléphoner à son père, alors qu'autour d'elle les communicants distribuent les éléments de langage aux ministres présents et aux poids lourds du parti pour les plateaux télé. « Nathalie, dans dix minutes un duplex avec France 3 Rennes, ta circo a un des meilleurs scores de France pour Lionel... »

Son père répond tout de suite. Elle peut pleurer franchement dans le giron du professeur David Séchard, tout aussi effondré qu'elle. Elle a envie d'être près de lui, dans le salon de la maison d'Erquy. Elle voit le fauteuil club dans le bow-window où son père lit en levant parfois sur la mer ses beaux yeux gris dont elle a hérité.

Il réussit à la faire rire entre ses larmes quand il dit : « J'ai engueulé ta mère. Elle vient d'avouer qu'elle a voté Taubira. Je te la passe ? » Elle refuse parce que son attachée de presse lui fait signe en désignant sa montre.

Dans les toilettes, l'attachée de presse lui passe de l'eau froide sur le visage et lui refait son maquillage avant qu'elle entre dans le studio du QG de campagne pour aller débattre avec les élus bretons.

Les années suivantes, sous le quinquennat Chirac, elle lèche ses plaies à Ploubanec, dans la maison beaucoup trop grande qu'elle a achetée dans le Vieux Quartier, près de la Maison du Bourreau, à deux pas de la fontaine des Fées, vous voyez où, si vous connaissez Ploubanec.

Elle se baigne beaucoup, s'épuise en kilomètres de crawl. Elle a l'impression de ne plus avoir de libido, même pour la politique. Elle songe à accepter l'offre d'une université américaine, comme professeure invitée pour un cours sur les institutions européennes. Mais l'Iowa ne lui dit rien. Elle préfère les Côtes-d'Armor. Il n'y a pas la mer en Iowa.

Le soir, elle se regarde nue dans la glace de sa salle de bain, il lui revient des poèmes à la con, « La froide majesté de la femme stérile », elle se branle devant son reflet, pleure, vide ensuite une bouteille de grolleau gris en mangeant à même la boîte une choucroute et reste à ronfler sur la table de la cuisine. Elle se réveille en sursaut à six heures du matin, efface les traces de ses désordres avant l'arrivée de la femme de ménage.

Elle va à Paris trois jours par semaine, histoire de se faire voir à l'Assemblée lors des questions au gouvernement, d'entretenir ses réseaux chez les patrons, les journalistes, les syndicats réformistes et de participer au conseil d'administration de l'Institut Pierre-Mendès-France, un think tank social-libéral. L'Institut PMF produit pour l'essentiel des notes à l'intention des décideurs de tout poil. Il s'agit de rénover « le logiciel » de la gauche comme on commence à dire à l'époque.

Parfois Nathalie Séchard donne des tribunes dans les journaux. Elle prend comme une insulte personnelle le non au référendum de 2005 sur la Constitution européenne. C'est comme ça qu'elle s'aperçoit que son goût de la politique revient. Elle a de nouveau des aventures sexuelles, dont une assez chabrolienne dans son genre, avec le pharmacien de Ploubanec qui n'a pourtant jamais voté pour elle.

Le narrateur pourrait raconter leur histoire, pleine du charme désuet des adultères de province. Le narrateur dirait les rendez-vous cachés, les fous rires, la femme dépressive du pharmacien, la joie de se réveiller dans une maison sur les hauteurs de Concarneau pour un week-end clandestin, la mer bleue s'encadrant avec une beauté géométrique dans la grande baie vitrée. Le narrateur imaginerait une catastrophe, peut-être même un crime. La femme dépressive pourrait tuer son mari, ou son mari et Nathalie, ou seulement Nathalie. Le pharmacien pourrait tuer sa femme sans que Nathalie soit au courant, le scandale serait énorme et signerait la fin politique de la députée-maire Nathalie Séchard.

Mais ce sera pour une autre fois car l'exercice de l'uchronie est toujours délicat. Imaginer un cours différent aux événements politiques désormais connus de tous, comme l'élection de Nathalie Séchard, le 6 mai 2017, serait un défi que le narrateur ne se sent pas capable de relever.

Dans la réalité, Nathalie Séchard et le pharmacien de Ploubanec se quittent d'un commun accord sans avoir été découverts. Nathalie, en 2006, n'a plus le temps pour l'amour en province, qui ressemble un peu à un dimanche : elle fait partie de l'équipe de la candidate Royal à la présidentielle. De cette campagne, Nathalie retire la certitude qu'une femme présidente de la République, ce ne sera pas pour demain.

Mais après demain, peut-être.

Ségolène Royal doit se battre contre la droite, l'extrême droite et surtout contre les hiérarques de son propre parti qui la prennent pour une usurpatrice incompétente et laissent filtrer dans la presse des considérations machistes d'un autre âge à moins que, précisément, le machisme n'ait pas d'âge.

Nathalie se souvient encore d'un dîner en petit comité avec la candidate, au premier étage d'une brasserie de Saint-Germain connue pour ses écrivains alcooliques et ses harengs pomme à l'huile. Ségolène Royal a les lèvres serrées en découvrant un écho dans *Le Canard enchaîné* : un ancien ministre de son camp déclare n'être pas sûr qu'une femme présidente aurait le cran d'appuyer sur le bouton pour une frappe nucléaire. « Me dire ça, à moi, une fille de militaire... »

Pendant cette campagne, Nathalie Séchard croise de nouveau l'acteur, lors d'un meeting d'entre-deux-tours, à Lille. Il est assis au premier rang. Elle le trouve grossi, alopécique, vieilli. Et surjouant de plus en plus la grande conscience progressiste quand il est monté à la tribune pour réciter *Melancholia* : « Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ? »

Après le meeting, dans les salons du Zénith de Lille, il y a un buffet où la candidate se laisse féliciter. L'acteur vient vers Nathalie, comme si de rien n'était, une coupe de champagne à la main, pour lui faire la bise. Nathalie ne ressent plus rien : pas de choses vagues dans le ventre et dans l'âme, pas d'accélération du rythme de ses pulsations cardiaques. Comme elle a eu plus de temps depuis 2002, elle a lu Proust dans la vieille édition en trois volumes de la *Pléiade* qui appartient à son père :

Nathalie est dans l'état d'esprit de Swann quand il a enfin cessé de souffrir à cause d'Odette. L'acteur est son Odette. Elle a gâché des années de sa vie pour un homme qui n'est même pas son genre.

Après la défaite de Royal, Nathalie est contactée comme d'autres personnalités de gauche pour participer au gouvernement sarkozyste, au nom de la politique d'ouverture. On lui propose un secrétariat d'État à la Famille. Si elle accepte, la droite ne présentera pas de candidat contre elle dans sa circonscription aux législatives qui arrivent, ni aux municipales qui ont lieu l'année suivante.

Elle hésite.

Elle fait une longue promenade avec son père sur la plage des Vallées, au Val-André : « Nathalie, ma chérie, je trouve déjà que ta gauche a tendance à oublier le peuple, mais tu te vois en plus dans un gouvernement de droite, avec cet excité qui traite les jeunes de racailles ? » Le professeur Séchard s'arrête, remet la capuche de son duffel-coat car ça commence à crachiner. Une vague vient mourir à leurs pieds.

« Et puis un secrétariat d'État à la famille... »

Il dit ça très doucement, le professeur Séchard, il ne veut pas blesser Nathalie. Mais enfin, aux repas de Noël dans la maison d'Erquy, aux soirées électorales de la mairie de Ploubanec, quand la famille est réunie, les deux frères aînés de Nathalie, un vétérinaire et un psychiatre, sont là avec leurs conjointes et leurs enfants. Elle, elle n'est que la tata sympa qui fait de la politique. Il s'inquiète, le paternel : sa fille connaît la saloperie fielleuse des politiques et des journalistes. Une femme sans mari, sans enfant, secrétaire d'État à la Famille, avec en plus l'aura de la trahison de ceux qui changent de bord pour un portefeuille, elle devait se douter que...

Ils finissent de parler de tout ça, à Saint-Cast-le-Guildo, en mangeant des huîtres et des tourteaux sur le port.

Oui, tu as sans doute raison, papa.

Elle sauve sa circonscription et sa mairie, encore une fois. Elle reste d'une neutralité prudente dans les déchirements du parti socialiste. Elle s'occupe toujours du think tank Mendès-France, crée une amicale informelle de députés sur une ligne sociale-libérale mais sans déposer de motion à elle au congrès pour éviter de prendre des coups. »

### Extrait

« Les hommes qui ont trop longtemps oeuvré dans les conspirations de notre époque, qui ont connu la violence et côtoyé la mort ont développé une manière de préscience et ont compris, comme le notait Machiavel, que les individus ne sont pas maîtres du résultat des actions qu'ils entreprennent. » p. 331

### À propos de l'auteur



Jérôme Leroy © Photo Pascalito

Né en 1964 à Rouen, Jérôme Leroy a été pendant près de vingt ans professeur dans une ZEP de Roubaix. Auteur prolifique depuis 1990, il signe à la fois des romans, des essais, des livres pour la jeunesse et des recueils de poésie. Son oeuvre a été récompensée par divers prix littéraires. Il est également le scénariste du film de Lucas Belvaux *Chez nous*, sorti en salle en 2017. (Source: Éditions La manufacture de livres)